

10 000 litres
d'horreur pure



AU DIABLE VAUVERT

Thomas Gunzig

10 000 litres d'horreur pure

Illustrations de BLANQUET



Du même auteur au Diable vauvert

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, Folio

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles

KURU, roman, Folio

ASSORTIMENT POUR UNE VIE MEILLEURE, nouvelles

MANUEL DE SURVIE À L'USAGE DES INCAPABLES, roman, Folio,

Prix triennal du roman

ET AVEC SA QUEUE, IL FRAPPE !, théâtre

BORGIA, COMÉDIE CONTEMPORAINE, théâtre

LA STRATÉGIE DU HORS-JEU, théâtre

LA VIE SAUVAGE, roman, Prix Filigranes

ENCORE UNE HISTOIRE D'AMOUR, théâtre

ISBN: 979-10-307-0244-6

© Éditions Au diable vauvert, 2007-2019

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

1

Ed et Tina

Ed regardait par la fenêtre.
Il faisait beau. Des rayons solaires descendaient à la verticale entre les branches.
Il avait mal à la tête.
Ed regardait les reflets de l'eau.
Il essayait de comprendre le mouvement des dessins. Mais ça allait trop vite.
C'est pour ça qu'il avait mal à la tête.
En bas, Tina était assise dans le fauteuil.
Elle regardait un jeu compliqué à la télévision.
Elle attendait son feuilleton.
Une histoire avec une vieille dame qui résout toutes sortes d'énigmes.
Et puis il y eut un bruit.

C'était *le* bruit.

Tina, devant son téléviseur, ferma les yeux. Elle ne voulait pas que ça recommence.

Chaque fois, c'était des ennuis. Des trucs à organiser, des trucs à gérer.

Mais quand elle les rouvrit, elle comprit que ça avait recommencé.

Ed était devant elle.

— Ça recommence. Il avait dit.

— Je sais. Elle avait répondu.

2

Patrice

Patrice attendait déjà depuis près d'une demi-heure quand les autres finirent par arriver. Patrice, cette demi-heure d'attente sur le parking, devant le vieux monospace Toyota fermé à clé, ça l'avait mis de mauvaise humeur et, quand les autres étaient arrivés, il avait eu envie de faire une remarque cinglante pour leur faire comprendre qu'il comptait pour quelque chose, qu'il n'était pas la « cinquième roue du carrosse » et qu'après tout c'était par sa tante qu'il avait eu le bungalow gratos. Mais Patrice devait pisser. Il devait tellement pisser que ça lui faisait mal. Alors, juste avant que les autres n'arrivent, il avait jeté un coup d'œil au parking désert, il s'était dit que c'était fou comme une université pouvait avoir l'air

morte un 1^{er} juillet, et il avait pissé contre la roue du monospace.

Les autres étaient arrivés à ce moment: Kathy, Ivana, JC et Marc. C'était Kathy qui l'avait vu:

— Hééééé! Y a Patrice qui pisse sur ta voiture!

JC, ce connard de futur kiné, s'était mis à hurler sur Patrice.

— Merde, t'es vraiment un gosse, tu peux pas te retenir dix minutes! C'est dégueulasse, ça va sentir pendant tout le trajet.

Patrice avait vainement tenté de trouver quelque chose à dire. Il avait ouvert et fermé la bouche mais, à part un soupir souffreteux, aucun son n'en était sorti.

— Bon, ça va, c'est rien, on s'en fout. Avait dit Ivana.

Patrice s'était demandé si elle prenait sa défense parce qu'elle l'aimait bien ou parce qu'elle était en deuxième année de droit et que c'était une façon de s'entraîner à plaider. Patrice s'était dit que ce devait être la seconde solution: comment une fille comme Ivana pouvait-elle bien l'aimer ou simplement avoir envie de prendre sa défense? Il était petit, il n'était pas vraiment gros, mais il était mal fichu, il portait des lunettes qui faisaient penser à celles du général Jaruzelski mais n'osait pas changer de modèle de crainte d'empirer les choses et, en plus, il faisait des études qui ne présentaient, aux yeux des filles, aucun

intérêt particulier : la chimie. Pour une fille comme Kathy, la chimie c'était la science des bigleux en tablier, la science des produits qui sentent mauvais et qui piquent les yeux. Il aurait pu lui parler de la magie de l'électrolyse pendant des heures, ça n'aurait eu pour effet que de l'endormir.

Bref, Patrice n'avait fait aucune remarque. Il s'était tu. Il avait encaissé les remarques comme si c'était sa vocation de petit gros à lunettes.

— Alors, on y va ? Avait dit Kathy. Avec sa voix qu'un ingénieur du son pervers semblait avoir poussée dans les aigus.

Patrice ne la supportait pas. Elle était jolie. Très jolie. L'archétype de la jeune blonde de magazine. Elle était déjà en troisième année de psychologie et elle se prenait pour l'héritière de Freud mais elle avait autant de sensibilité qu'un tapir. C'était évident que son diplôme n'allait lui servir qu'à devenir « directrice des ressources humaines » dans une putain de boîte de pub. Une conne en tailleur qui allait faire chier son monde à longueur de semaine.

JC avait ouvert les portières et le coffre et s'était mis derrière le volant pendant que tout le monde s'installait. C'était bien lui ça, beau gars individualiste, gamin élevé dans les valeurs égoïstes d'une grande famille d'industriels, idolâtré par sa maman, programmé par son père pour être un « gagnant »,

champion junior de squash, toutes les filles à ses pieds et un avenir sans nuages de oisif qui s'ouvrait à lui. À côté de lui, Patrice se sentait nul et plus que nul : avec son physique, avec ses parents épiciers en faillite, avec son bête job dans la grande surface... Et au fond de lui, Patrice avait très envie de pouvoir coucher avec une fille comme Kathy. Il détestait ce désir qui lui nouait le ventre, mais il n'y pouvait rien. C'était comme ça. Il avait envie de cette tarte.

Ivana s'était assise à côté de lui. Il lui avait souri. Il devait faire très attention à Ivana. C'était typiquement le genre de fille dont il aurait pu tomber amoureux. Une beauté moins extravagante que Kathy, une beauté plus douce. Des cheveux châtain jusqu'aux épaules, une peau de lait, des yeux noisette... Patrice avait déjà été amoureux. Un bon millier de fois depuis son adolescence et chaque fois le scénario avait été le même. Il devenait le meilleur ami de la fille, à la fois son confident et sa mascotte. Il devait se farcir le récit détaillé des histoires de cœur et des histoires de fesses. Il devait entendre, sans sourciller, des phrases comme : « C'est génial d'avoir un ami comme toi, où tout est clair... » Et le soir, dans sa petite chambre au-dessus de l'épicerie de ses parents, il écoutait son cœur se briser. Un sale bruit...

En clair, il n'avait jamais conclu. Patrice était un puceau de vingt ans, aussi bourré de complexes

qu'un éclair au chocolat peut être bourré de crème et il ne voyait aucune possibilité de sortir de cette situation qu'il considérait de plus en plus comme une malédiction.

Il aurait dû devenir quelqu'un d'autre.

Mais devenir quelqu'un d'autre, c'est quelque chose qui n'arrive pas. Il fallait qu'il accepte que sa vie serait un long et douloureux moment.

Après avoir passé un temps fou à essayer de trouver une place pour un grand fly-case, Marc fut le dernier à s'installer dans le monospace.

— C'est quoi, là-dedans ? Avait demandé JC.

— Mon arbalète

— Qu'est-ce que tu fous avec une arbalète ?

— Tu mets une cible contre un arbre et tu tires dessus... C'est comme le golf, si tu veux...

— Et tu tues des animaux aussi ? Avait demandé Kathy.

C'était Ivana qui avait répondu à sa place.

— Marc ne tuerait jamais un animal.

— Je suis membre de Greenpeace. Avait ajouté Marc. Le tir à l'arbalète c'est silencieux et relaxant.

Patrice avait fait une grimace. Marc... Il était... Atrociement sympathique... C'était d'ailleurs à lui qu'il avait parlé en premier du bungalow de sa tante et de la possibilité de passer quelques jours au vert après les examens. Et puis, tout s'était enchaîné : Marc

avait trouvé que c'était une bonne idée, il en avait parlé à Ivana qui avait trouvé que ça leur ferait du bien. Marc en avait parlé à son « bon vieux copain de lycée », ce con de JC, qui avait insisté auprès de Kathy pour qu'elle vienne aussi. JC avait dû penser qu'une semaine comme ça, c'était une façon de s'encanailler auprès du petit peuple, qu'il allait pouvoir boire et fumer plus qu'il n'aurait jamais pu le faire dans un de ces hôtels chics où il avait l'habitude d'aller et que, dans le fond, c'était une façon de montrer à Kathy à quel point il était un type « à la cool ».

Et voilà comment Patrice avait été débordé par sa propre idée. Aujourd'hui, pareil à un nageur imprudent qui se rend compte qu'il ne pourra jamais rejoindre la côte, il regrettait tout ça amèrement, mais c'était trop tard. Il devait juste attendre que ce week-end se passe, exactement de la même façon que l'on rentre dans un bain glacé : en serrant les dents.

— C'est parti ! Avait dit JC en démarrant.

Et Patrice avait eu l'impression de se noyer.

Patrice n'était pas venu souvent dans ce bungalow. En réalité, il n'était venu qu'une seule fois, il y avait très longtemps. Tellement longtemps qu'il croyait bien que ces souvenirs là étaient ses souvenirs d'enfance les plus nets. Des souvenirs d'un enfant de six

ans mais qui n'avaient rien perdu de leur précision. Et pour cause...

Il se souvenait de la Renault 16 de son père. Il se souvenait de l'agitation qui avait précédé le départ, il se souvenait de sa mère qui était heureuse de retrouver celle que tout le monde appelait « Tante Micheline » mais dont personne ne comprenait très bien le lien de parenté et il se souvenait de sa sœur, Laurence.

Laurence... Elle avait deux ans de plus que lui, mais ne parlait pas. Elle ne marchait pas non plus. Les parents de Patrice avaient tenté de lui expliquer avec des mots qu'un petit garçon devait pouvoir comprendre: « Ta sœur a eu une maladie », « ce n'est pas de sa faute », « nous l'aimons quand même », « elle comprend des choses »... Patrice ne comprenait pas ce qu'on lui racontait. D'ailleurs, il s'en fichait. Il avait toujours connu sa sœur comme ça, silencieuse, immobile, toujours dans sa chambre, avec sa mère et son père qui devaient s'y mettre à deux pour lui donner un bain, avec ses grandes couches qu'il fallait changer deux ou trois fois par jour, avec son regard vide de poupée en plastique... Si à ce moment, quelqu'un avait posé à Patrice la question de savoir s'il aimait sa sœur, il aurait sans doute répondu oui. Avec le recul, Patrice estimait plutôt qu'il était habitué à elle et à tous les petits rituels qui accompagnaient la vie avec une sœur handicapée. Il l'aimait comme on

aime un objet familial ou bien une plante, au mieux, un petit animal domestique.

Il l'aimait, mais au fond de lui, il existait une sombre parcelle qui la détestait. Qui la détestait avec toute la haine que peut ressentir un enfant de quatre ans : une force phénoménale. À cause d'elle on ne partait jamais en vacances, à cause d'elle il avait la chambre la plus petite, à cause d'elle ses parents ne jouaient que très rarement avec lui, à cause d'elle il n'avait jamais pu inviter qu'un copain à la fois... Souvent, Patrice rêvait qu'il tuait sa sœur et le matin, il se réveillait plein de la honte de quelqu'un qui a commis une faute terrible.

Il avait honte, mais ça ne changeait rien. Au contraire, d'avoir honte, ça le faisait la détester encore plus.

Alors, quand il y avait eu ce projet d'aller dans le bungalow de Tante Micheline, ça avait vraiment été la fête : c'était la première fois qu'on partait en vacances. Son père avait mis la chaise roulante de Laurence dans le coffre de la Renault, le reste des affaires sur le toit et on avait démarré.

Patrice se souvenait de cette route magnifique, une nationale qui zigzaguait dans la forêt, puis une petite route sans nom qui se frayait un chemin jusqu'au lac, une voie en pente douce à travers les arbres. Patrice se souvenait de Tante Micheline, de ses longs cheveux gris, de son sourire. Il se souvenait qu'il

s'était demandé si elle avait des enfants et pourquoi elle habitait seule comme ça, loin de tout.

Patrice se souvenait surtout du lac. Un beau lac aux eaux bleu sombre. Un grand lac entouré par la forêt et donnant la grisante impression qu'il n'existait que pour lui seul.

Patrice se souvenait que l'on avait installé sa sœur au rez-de-chaussée du bungalow, sur un vieux canapé-lit qui se trouvait près de la fenêtre et que ses parents et lui partageait une grande chambre à l'étage, juste à côté de la chambre de Tante Micheline. Il se souvenait qu'il n'avait pas pu jouer dehors le premier jour parce qu'il était tard. Il avait dû rester à l'intérieur et regarder sa mère cuisiner avec Tante Micheline. Son père avait vidé la voiture, il avait installé les affaires de Laurence au rez-de-chaussée et les leurs à l'étage.

Patrice se souvenait qu'il avait demandé à Tante Micheline qui habitait dans la maison qu'il avait aperçue de l'autre côté du lac et il se souvenait qu'il avait dû répéter sa question plusieurs fois parce qu'elle faisait mine de ne pas l'entendre. Elle avait fini par lui répondre :

— Dans la maison, il n'y a personne. Elle appartenait à une famille de pêcheurs, mais ils ont déménagé il y a des années.

— Et pourquoi personne n'habite dedans, aujourd'hui ? Avait demandé Patrice.

— Qui voudrait habiter dans une maison au bord d'un lac. C'est loin de tout, tu sais.

— Toi tu habites dans une maison au bord d'un lac.

Tante Micheline avait eu un sourire crispé et elle avait laissé passer un moment avant de répondre.

— J'aime bien ce lac.

Patrice se souvenait que la nuit était tombée et que c'était la première nuit de sa vie qu'il passait loin de la ville. C'était la première fois qu'il voyait une obscurité pareille à travers les fenêtres. C'était comme si on avait peint les fenêtres à l'encre de Chine. Et cette obscurité s'épaississait autour de la maison, à la lisière des arbres et près des rives du lac, là où la lumière des ampoules ne parvenait pas.

Patrice se souvenait de ces bruits inconnus qu'il avait écoutés en essayant de s'endormir. Les grattements le long des murs, les crissements impossibles à identifier.

— C'est rien, ce sont les animaux nocturnes, des rongeurs, des insectes, c'est normal. Lui avait dit son père.

Patrice se souvenait qu'il avait fini par entendre la respiration de ses parents devenir régulière et profonde et il se souvenait qu'il s'était dit que maintenant qu'ils dormaient, il était vraiment seul et qu'une solitude pareille, ça ne devait pas être très différent de la mort.

Il s'était demandé si sa sœur avait réussi à s'endormir, en bas, toute seule, juste à côté de la fenêtre qui donnait sur les arbres noirs et puis, il s'était dit que de toute façon, comme elle ne comprenait rien, elle ne pouvait pas non plus avoir peur de quoi que ce soit.

Pendant une seconde, il avait envié Laurence.

Patrice se souvenait qu'une seconde avant de s'endormir il avait cru entendre du bruit venant de la chambre de Tante Micheline.

Comme des sanglots étouffés.

Et il s'était dit que Tante Micheline n'aimait pas ce lac tant que ça.

3

Kathy

Kathy n'aimait pas Patrice et elle savait que Patrice le savait. Mais elle s'en foutait. Ce type pouvait aussi bien être effacé de la surface de la Terre, elle s'en foutait. Pour elle, les types comme Patrice, c'était du plancton humain, les seconds rôles de la vie, une forme de parasitisme. Elle était en troisième année de psychologie, en réfléchissant un peu, elle aurait certainement pu trouver des mots sophistiqués pour le décrire, mais elle n'avait pas envie de réfléchir alors elle se contentait de se dire que Patrice était juste un « pauvre type ».

En plus, quand il était arrivé au rendez-vous, elle l'avait surpris en train de pisser sur la roue du monospace de JC.

Patrice était non seulement un pauvre type, mais il était dégueulasse.

En plus, elle se doutait que Patrice avait envie de la sauter. Tous les mecs avaient envie de la sauter. Sauf les pédés... Et encore, elle était certaine qu'avec le corps qu'elle avait, elle aurait pu se faire n'importe quel pédé. Avec le corps qu'elle avait, elle aurait pu se faire n'importe qui... Même des filles.

Même des animaux.

En rentrant dans la voiture, elle avait fait exprès de se cambrer un peu pour permettre à Patrice de regarder son cul et de baver un peu, puis elle lui avait jeté un de ces sales regards dont elle avait le secret et qui étaient censés lui faire profondément ressentir sa condition de « pauvre type ». Sans rien demander aux autres, elle s'était installée sur le siège passager, à côté de JC. Après tout, JC était *son* mec et la bagnole était celle de JC, alors... Elle faisait ce qui lui plaisait.

JC... JC... JC... C'était exactement le genre de type qu'elle avait cherché pendant des années. Un beau gosse plein aux as. Un coup d'enfer en plus. Elle ne demandait rien de plus et quand elle pensait à toutes ces connes qui rêvaient au « grand amour », à « l'harmonie », aux couples qui « dialoguent », elle ne pouvait s'empêcher d'avoir, une fois encore, un sourire méprisant. JC, c'était une belle pièce à mettre sur son tableau de chasse et l'assurance d'un train de vie confortable.

Kathy regardait la route, les arbres, la forêt... Tout ça l'ennuyait un peu. Elle n'aimait pas la campagne. La dernière fois qu'elle avait été à la campagne c'était pour faire de l'équitation avec ses parents. Elle était revenue avec des piqûres d'insectes sur les jambes. Pour elle, la campagne, c'était une forme de régression culturelle. Un mouvement contre-nature de l'évolution qui voulait que l'humain passe du champ à l'appartement Philippe Starck sans retour en arrière. Mais JC avait dit qu'il prendrait « de quoi faire la fête » : de l'herbe, de la coke, des extas. Au moins, à la campagne, on pouvait se péter la tête tranquillement et planer pendant le temps qu'on voulait.

Elle espérait en tout cas que le bungalow de la tante de Patrice serait un endroit confortable avec tout ce qu'il fallait.

Kathy se retourna vers Patrice, il regardait par la fenêtre d'un air absent et plus que jamais, elle lui trouva une certaine ressemblance avec un mammifère marin. Grosses joues, gros yeux, peau un peu grasse.

— Patrice, pourquoi tu n'es pas venu avec ta copine ? Demanda-t-elle.

Patrice releva la tête. Il rougit.

— Je... Je n'ai pas de copine...

— Mais enfin... Tous les garçons trouvent une copine en première année...

Patrice se tortilla sur son siège et essaya de sourire.

— J'ai beaucoup travaillé...

— C'est dommage... Dit Kathy en prenant un faux air désolé. Hein, JC, c'est dommage...

— Très dommage. Dit JC.

Soudain, Patrice se redressa sur son siège.

— C'est ici qu'on va tourner. Dit-il, juste après la côte.

— Là, à travers les arbres?

— Oui, la petite route en terre.

Tout le monde regarda le sentier qui descendait en pente douce vers les profondeurs de la forêt.

— Tu es certain qu'il y a un bungalow au bout de ce chemin.

— Oui, un bungalow et un lac.

— J'aurais dû prendre le 4 × 4 de mon père. Dit JC en braquant.

Et le monospace commença à descendre.

4

Ivana

Ivana avait accepté de venir pour faire plaisir à Marc. Elle n'aimait pas ce genre de week-end « entre jeunes », elle ne savait que trop bien comment ça se terminait : bourré du matin au soir, à avoir des conversations de plus en plus décousues. À ce compte-là, elle se demandait pourquoi on ne faisait pas ça dans l'appartement de l'un ou de l'autre. Au moins dans ce cas, on pouvait rentrer chez soi quand on le voulait sans devoir compter sur le bon vouloir ou sur la sobriété d'un type aussi dégénéré que JC.

Parce que c'était bien ce qu'il était, un dégénéré. Pour Ivana, ces fils de grandes familles étaient le fruit de trop d'unions endogames pour être parfaitement droits dans leurs gènes. Les habitudes des

riches et des puissants n'avaient pas vraiment changé depuis le Moyen-Âge : les industriels, les financiers, les golden boys et autres moteurs du capitalisme préféraient rester entre eux plutôt que de s'unir avec de « vulgaires » mortels. De fil en aiguille, ce culte de « l'excellence », de « l'exception », ça donnait de sales cons à la JC. Un bel emballage de gamin bien nourri, de jolis pulls en fil d'Écosse, de jolies voitures... Mais un cerveau définitivement pourri... Un dégénéré, capable de dépenser en une soirée ce qu'elle mettait un mois à gagner en travaillant quatre soirs par semaine comme serveuse dans un restaurant pseudo-italien. Ses parents à elle ne pouvaient pas l'aider... Sa mère avait déjà du mal à s'aider elle-même, à se sortir de son alcoolisme, à payer ses factures, à remplir les papiers pour avoir droit à une aide sociale... D'ailleurs, depuis qu'elle avait douze ans, c'était Ivana qui faisait ça à sa place.

Et son père... Son père... Aux dernières nouvelles il était toujours vivant et travaillait au noir au Canada, dans un restaurant italien. Lui aussi, à croire que c'était une malédiction familiale.

Ivana était rageuse. Elle réfléchissait avec rage, elle étudiait avec rage et elle réussissait avec rage. Depuis deux ans, elle était l'étudiante la plus brillante de la faculté de droit. Pour elle, ses études, c'était à peu de chose près une question de survie.

Quand la Toyota s'engagea sur la petite route, elle se tourna vers Marc. Ça faisait maintenant un an qu'ils étaient ensemble, et Ivana n'avait jamais été aussi heureuse avec un garçon. Marc n'était pas vraiment beau, mais il avait un charme incroyable. Un truc magnétique qui l'avait rendu folle dès les premiers moments de leur rencontre et il avait cette douceur presque féminine... Elle ne comprenait pas comment un garçon comme Marc pouvait être ami avec un crétin comme JC mais elle s'était juré de ne pas devenir « la petite amie qui juge les amis de son amoureux ». C'était un rôle qu'elle n'avait pas envie de jouer.

— C'est quoi ça? Demanda JC en indiquant un petit magasin branlant sur le côté de la route. Patrice répondit :

— Je me souviens que c'était déjà là à l'époque, c'est l'épicerie du coin, ils ont tout, des produits ménagers, des provisions...

JC freina si sec que les pneus glissèrent sur le gravier.

— Hééééé! Qu'est-ce que tu fais? Gémit Kathy.

— J'ai des courses à faire!

Il descendit du monospace et entra dans le magasin.